

SÉLECTION DE RAIDEURS DIGESTES

« nous?... pas montrables, pas avouables, en ce site?... qui valait la peine même pour nous animaux traqués... traqué, effaré... quand on a les hyènes au trouf, sauter dans la gueule du loup est tout de même une petite revanche... mieux que décheté par les rats, parents, amis... amantes... du moment que vous êtes chassé de vos quatre murs, vous devenez joujou... tout le monde s’amuse à vous faire peur, voir votre binette... tout tourne énigmes... pressentiments... un moment on ne bougerait plus tellement on se méfie... vous savez n’est-ce pas qu’aux débâcles tout le monde fauche les papiers de tout le monde... j’aime pas la campagne, je sais pourquoi... partout vous êtes reçu suspect, alors nous?... du moment que vous êtes traqué le plus petit renseignement, la brindille, peut très bien vous sauver la mise... du moment que vous êtes haï, ardemment recherché, par millions millions d’étripeurs, vous avez plus qu’un seul recours : plus jamais dormir!... y a du bon cœur où que ce soit, on peut pas dire que tout est crime... du moment où vous ne pouvez plus “porter plainte” vous devenez le “joujou”, c’est plus que question de vous faire hurler plus ou moins... on voudrait s’en foutre complètement, dormir... le moment des soucis au contraire!... nous là, cloches traqués, nous n’avions pas à dormir!... nous avions à penser aux gaffes... ce qu’on aurait dû, pas dû dire?... examen de conscience... une toute petite gaffe peut très bien vous précipiter... “Jeunesse oublieuse”... moi, la mienne oublie rien du tout, la preuve que je gagne ma vie avec... vous raconter ceci, cela, et ça vous servira à rien... cocktails et babils et vacances... les hommes traqués perçoivent... perçoivent... De toutes les vexations de l’exil, la plus déprimante peut-être est celle de devoir s’excuser... et de ceci!... et de cela encore!... un moment vous faites plus que demander pardon... vous êtes de trop, en tout, partout... même la tragédie terminée, le rideau tombé, vous êtes encore toujours gênant... quand vous avez le monde bien hostile, toutes les ondes en épilepsie, qu’enfin on vous hache, écartèle, vous pouvez vous méfier un peu du moindre tas de cailloux, de la brouette... tous à nous épier, sans aucun doute, nous mijoter quelque drôlerie... du moment que tout est à haines, que c’est plus que votre abattoir partout, vous trouvez deux, trois bourreaux un peu moins pressés que les autres, vous vous les êtes même conciliés par vos bonnes manières, deux grains de tabac, une mi-gamelle, vous avez joliment agi!... l’être humain est dénonciateur, bourrique de naissance, il éclot tel, ne se peut autre... vous vous faites, mais c’est assez long, à penser que vous êtes de trop n’importe où, que vous dégagez une odeur insupportable, que vous êtes vraiment à liquider... jamais rien dire, jamais de rien, à personne... il faut être riche et tranquille pour s’occuper de l’horizon... traqué c’est deux mètres sur trois que vous êtes prié de réfléchir! Ça que je suis fort : mémoire, discrétion... »

Louis-Ferdinand Céline, *Nord* (extraits épars)

LES ARCHIVES FRAGMENTEUSES

DE FOLKLORE RÉDHIBITOIRE

PRÉSENTENT

LA FLÈCHE

UN PAMPHLET EN QUATRE PLIS

(AFFR-19)

CONGÈRES

Chaque fois que vous marchez devant le triplex, en montant ou en descendant la côte Saint-Michel près de la rue Holt, vous pensez à l’homme qui est mort là, asphyxié dans sa voiture ensevelie sous la neige. Vous y pensez surtout en été. Vous l’imaginez cherchant à reprendre son souffle suite à un malaise cardiaque causé par le pelletage. Vous savez qu’en raison de la neige artificiellement tassée par les grattes jaunes sur l’artère prioritaire, le tuyau d’échappement était bloqué quand il a pris place dans l’habitacle, croulant sous l’effort. Le dioxyde de carbone avait déjà commencé à envahir sans bruit le véhicule dont l’homme avait mis le moteur en marche pour en chauffer lentement l’intérieur, préparant une sortie dont vous ne saurez jamais rien. Vous croyez que lorsqu’il s’est assis pour récupérer, la circulation rapide et continue du boulevard l’a forcé à fermer la porte qui risquait d’être emportée. Cela scella littéralement son destin. Vous revoyez les gyrophares qui éclairaient le banc de neige de deux mètres de haut lorsque son corps froid fut retrouvé, deux jours plus tard, après que la tempête se fut calmée. À cet instant, vous acheviez de monter la côte avec votre poussette tout-terrain, comme vous le faisiez alors chaque matin. En lisant le journal, vous avez ensuite compris que le jour du drame et le lendemain, vous aviez croisé le cadavre.

Vous préférez penser à cette mort lorsque vous descendez, plutôt que lorsque vous montez la côte. Vous pouvez ainsi, par le regard, vous raccrocher à la flèche de l’église Sainte-Bibiane, qui vous tire jusqu’au modeste parvis de plain-pied, en contrebas.

HAUTBOIS

Vous avez grandi au pied d'une côte – mais pas de la Pente-Douce, comme vos ancêtres. Dans et autour du « *split-level* » au sous la première montagne sans nom des Appalaches, il était strictement impossible de circuler sans monter. Toutes les routes praticables étaient ascendantes, et même refuser de grimper aurait nécessité d'escalader quelques clôtures, le long d'une traque, pour piquer à travers les champs du Canadien National. Le Chemin Boum-Boum, au creux du marais, était une impasse obscure. En retour, revenir chez vous impliquait nécessairement de dévaler une pente, puis de descendre encore jusqu'au sous-sol, ou de vous percher dans l'érable qui jouxtait la maison rouge.

Vous développez maintenant l'intuition que ce rapport physique aux côtes, entamé dès l'enfance puis relancé dans les faubourgs de Québec au tournant de l'âge adulte, vous a prémunis contre la plate nostalgie de la Verticalité, que le commentariat prousto-gaulliste local martèle d'une plume postillonante, comme celle du Truculent Noyé, éminemment gonflé. Ce rapport intime à la vie en pente, qui implique mille montées, mille descentes et mille suspensions du mouvement – les muscles tendus, les tendons frémissants, le souffle qui se recompose –, il s'est rappelé à vous et s'est cristallisé un après-midi, lors du visionnement en salle du film *A Hidden Life*, de Terrence Malick. Dans les montagnes autrichiennes qui sentent le vent, la terre, le bois, le foin, le fer, le cuir, le lait et la laine, un couple saint est filmé de telle sorte que la vie en pente crève l'écran. À la ferme, à l'église et en prison, on sent les jambes brûlantes et les côtes haletantes d'August Diehl et Valerie Pachner, qui incarnent l'objecteur de conscience Franz Jägerstätter, bienheureux et martyr, et sa femme Franziska. Au sortir du film, vos pieds vous ont mené pour la première fois à l'ascension de l'Oratoire, sur l'autre versant de la montagne.

Inversement, le visionnement de *Corpus Christi*, de Jan Komasa, dans un cinéma qui se trouve déjà dans un sous-sol, vous a mené directement à la station de métro la plus proche. Les plaines de Pologne portent-elles une autre foi? Cette fois-là, du moins, ce sont les ivrognes invectivant les bourgeois au soleil du dimanche sur l'avenue du Parc qui vous ont sauté aux yeux et aux oreilles.

MERCREDI DE LA FÉRIE

L'été suivant le décès du pelleteur, l'absence complète de toute trace de neige vous a sauté aux yeux, pour ne pas dire à la gorge, comme une démonstration flagrante de l'Absurde, dont vous aimez rappeler au passage qu'il est inscrit au curriculum collégial. Cela est arrivé au même endroit, lorsque vous êtes redescendu, fort nerveux, après avoir annoncé la fin d'un contrat pour la garde sécuritaire de votre progéniture. Sans emploi ni espérance, apeuré et impuissant, lisant Céline pour compenser en vous reconnectant sur une forme de misanthropie mortifère nourrie en abondance au tournant de l'adolescence, vous avez alors été saisi par une sorte de vide au milieu du souffle, un haut-le-cœur comme dans un manège, puis par une sensation qui ressemble à celle de la mort imminente. Depuis, vous questionnez cette dernière, en vous demandant si l'imminence doit obligatoirement se compter en secondes ou en minutes, ou si elle ne pourrait pas être perçue comme étant de l'ordre de semaines, de mois ou d'années.

Plusieurs années durant, par la suite, vous avez cru en alternance avoir eu affaire à une crise d'angoisse, un malaise cardiaque ou les deux en même temps. Lisant sporadiquement l'œuvre du théâtral fripon de Meudon – les livres d'après-guerre, d'abord –, vous hésitez encore à consulter votre médecin en détails sur l'incident. Vous croyez connaître d'avance les réponses de l'hygiéniste et vous connaissez bien votre incapacité à soutenir quelque forme d'exercice régulier que ce soit, outre la marche, ainsi que votre incapacité à contrôler votre ingestion frénétique de matières grasses, à commencer par le fromage auquel vous croyez être accro depuis l'enfance du sous-sol ou le sous-sol de l'enfance. Une vie de lecture et d'écriture n'est-elle pas incompatible avec une vie en santé? D'ailleurs, de quoi est-il mort, le salaud de Courbevoie, avec ses nouilles à l'eau du Passage Choiseul et sa vie sans tabac ni café, ni alcool? N'est-ce pas une embolie, une athérosclérose cérébrale, qui l'a emporté à 67 ans, le 1^{er} juillet 1961, juste après qu'il ait terminé *Rigodon*? Pourquoi alors une vie d'hygiéniste hygiénique, puisqu'en bout de course, elle se terminera comme les autres? Vous concluez généralement de telles réflexions en vous disant que le principal avantage de la santé, c'est la mort rapide et sans souffrance, couic, plutôt que la maladie chronique et la dégénérescence douloureuse. Vous sortez alors marcher.